

« Nous sommes tous légitimes à écrire »

Par **Mathieu Simonet** (Ecrivain) - Le 24 avril 2020



Enfant, j'ai vécu dans une cité HLM à 300 kilomètres de Paris.

Une nuit, ma mère nous a réveillés mon frère et moi ; j'avais sept ans : elle nous a expliqué que notre père avait cherché à l'étrangler. A moitié endormis, nous sommes montés dans sa voiture. A l'aube, on est arrivés à Paris chez mes grands-parents maternels qui habitaient dans un hôtel particulier dans le 16e arrondissement. Pour faire plaisir à ma grand-mère, je lui ai dit : « *Vous avez un beau petit HLM.* » Très vite, j'ai compris que j'étais un plouc dans ma famille maternelle, et un snob dans ma famille paternelle.

Je me souviens par exemple qu'on parlait de « Tante Claire » chez ma mère, et de « Tata Paule » chez mon père. Ces surnoms, qui raisonnaient comme des peluches d'enfance, étaient la cible de moqueries de part et d'autre. L'absence de respect d'une rive de ma famille pour l'autre rive de ma famille (et réciproquement) me blessait. Je rêvais de réconcilier tout le monde.

A dix ans, j'écrivais des poèmes dont je faisais du papier cadeau pour envelopper des petits gâteaux secs. Le matin, avant d'aller à l'école, je cherchais un clochard endormi et déposais mon paquet à proximité de son visage. Toute la journée, j'imaginai la réaction de cet inconnu : il était probablement surpris, puis heureux, de trouver un cadeau ; il ouvrait le paquet, croquait dans un gâteau, puis lisait mon poème ; enfin, pendant toute la journée, il imaginait à quoi pouvait ressembler cet enfant (car mon écriture ne laissait aucun doute sur mon âge).

« L'écriture autobiographique, une armure dont tout le monde a besoin »

Presque quarante ans plus tard, je fais toujours un peu la même chose : j'organise des « autobiographies collectives » pour créer des liens, symboliques ou réels, entre des personnes qui n'avaient pas vocation à se rencontrer. J'ai organisé par exemple une visite dans un musée où chacun devait tenir la main à un inconnu, coordonné des échanges de

secrets entre des élèves d'établissements scolaires situés à 500 kilomètres l'un de l'autre, proposé à des détenus d'écrire les rêves qu'ils faisaient pendant la nuit pour les lire à l'extérieur, demandé à 300 habitants de Clichy-sous-Bois d'envoyer une carte postale à l'autre bout du monde, etc.

Je crois que l'écriture autobiographique est une armure dont tout le monde a besoin, qu'elle a des vertus, y compris sur un plan médical. On sait par exemple que pour James Pennebaker, professeur de psychologie à l'université du Texas, écrire sur des événements personnels, un quart d'heure chaque jour, suffit à constater des effets positifs sur la santé.

Malheureusement, tout le monde ne se sent pas légitime à écrire ; c'est pourquoi, tout doit être mis en œuvre pour aider chacun à oser écrire quel que soit son âge, sa confiance en soi, sa pudeur, sa pratique d'écriture, son milieu social, son niveau en orthographe ou en grammaire.

« Tous les journaux de confinement doivent être encouragés »

En 2020, beaucoup, et je ne peux qu'en être heureux, écrivent leur « journal de confinement ». Qu'ils soient publics ou privés, diffusés sur un média national ou sur une page Facebook, écrits sur un ordinateur ou sur un carnet, tous ces « journaux de confinement » doivent être encouragés. Tous, sans aucune exception.

Leïla Slimani, lauréate du prix Goncourt 2016, a écrit le journal de confinement de son « Jour 1 » dans « Le Monde ». On sait que beaucoup l'ont critiqué (parfois sans l'avoir lu) ; pourquoi cet article a-t-il suscité un tel rejet ? Peut-être parce que ce confinement nous met à égalité, dans une « empathie conflictuelle » : nous pouvons comparer nos expériences qui sont relativement proches, à l'exception de certains paramètres (les mètres carrés de notre logement, le nombre de personnes sous le même toit, la zone géographique, notre capacité financière, etc.). Jamais nous n'avons été si proches, jamais nos différences n'ont paru si évidentes.

Dès lors, le risque existe que notre cerveau migre d'un territoire littéraire (ce texte me procure-t-il ou non un plaisir de lecture ?) vers un territoire polémique (ce texte est-il « indécent » pour des raisons externes aux mots qui ont été employés : situation sociale de l'auteur, calendrier de publication, débat sur le « départ des Parisiens à la campagne », etc.) ? Pour certains lecteurs ce déplacement du raisonnement (qui n'a rien

d'évident puisqu'il faut mettre en lumière des éléments qui ne sont pas présents dans le texte initial) implique d'être stimulé, notamment par les réseaux sociaux. Peu à peu, l'enjeu ne se fixe plus sur un plan littéraire mais sur celui du « respect ».

Pourquoi « Le Monde » publie-t-il le journal de confinement d'une intellectuelle appartenant à la bourgeoisie parisienne et pas celui d'une infirmière en milieu rural ? Cette question est en partie artificielle : on sait qu'il est facile, pour celui qui le souhaite, de trouver des journaux de confinement de livreurs, de caissières, d'étudiants ; celui de Leïla Slimani n'a jamais retiré l'opportunité aux autres d'écrire ou d'être publié, au contraire. Cette question, inoculée sur la toile, avec d'autres mots-clés (« Marie-Antoinette », « bobo », « hors sol ») jette le doute sur le « respect » qu'éprouve l'écrivaine pour les autres. Or, le « respect » est un des biens les plus précieux du monde contemporain.

« Il faut être attentif aux mécanismes de violence numérique »

Récemment, une femme médecin m'évoquait Benoît, mon mari, qu'elle a connu à l'hôpital avant son décès en février dernier ; elle me disait qu'il était aimé de tout le service car il avait du respect pour chacun. Or, le respect ce n'est pas qu'une question éthique, me disait-elle, c'est aussi une invitation, une « porte ouverte ». Je crois que c'est très juste : respecter l'autre, c'est permettre la communication. Et cela va dans les deux sens : il faut le respect (qui est une notion en partie mystérieuse : personne ne peut savoir avec certitude si notre interlocuteur nous l'accorde) et il faut la confiance (qui permet de croire dans le respect de l'autre, et donc de nous connecter à lui). Abîmer la confiance, c'est détruire le respect, et donc mettre en danger la communication. Aujourd'hui plus que jamais nous devons veiller sur le capital confiance des autres.

C'est pourquoi, il faut être attentif aux mécanismes de « violence numérique » suscitée par un article lorsque trois éléments clefs cohabitent :

1/ « L'ambiguïté des titres », des sous-titres et des phrases mises en exergue (toute cette armature qui n'est habituellement ni choisie ni validée par l'auteur du texte), qui peuvent être sources de tensions, et donc d'intérêt mais aussi de malentendu ;

2/ « La rhétorique du vide » (interpréter un texte en lui faisant porter une idée polémique qu'elle ne contient pas) ;

3/ « La révolte passive » (retweeter ou approuver plus facilement une information négative qu'une information positive, et ce, sans forcément lire le contenu auquel elle fait référence).

Cette « violence numérique » peut conduire à une double autocensure : celle de l'auteur du texte initial et celle de tous ceux qui auraient écrit leur journal de confinement s'ils n'avaient pas assisté à cette polémique (car, ils peuvent par exemple se dire qu'il est effectivement « indécent » d'écrire son quotidien quand on est relativement privilégié ; or, face à cette crise mondiale, nous le sommes tous en fonction de celui avec lequel nous nous comparons).

Concernant le titre de l'article de Leïla Slimani, il pouvait en effet susciter une réaction ambiguë car il s'agit d'un extrait de son journal sorti de son contexte : « *J'ai dit à mes enfants que c'était un peu comme dans la Belle au bois dormant* ». Cette phrase, de manière isolée, peut laisser penser que l'auteure est totalement à côté de la plaque ; or, lorsqu'on lit son journal, ces mots n'ont pas la même portée car il est clair qu'elle a conscience de la gravité de la situation et qu'elle se situe sur un autre registre, sur une autre langue, celle de la petite enfance, celle avec laquelle on doit parler aux enfants de cette situation et cela dépend bien sûr de leur âge (en l'espèce, sa fille a moins de quatre ans).

Sur le fond, ce qui est reproché à Leïla Slimani, c'est sa prétendue « indécence » (communiquer sur son train de vie confortable, et sublimer l'expérience du confinement par l'écriture). Concernant son statut social, il me semble contre-productif de critiquer les auteurs qui réussissent sur un plan financier (sans d'ailleurs atteindre le niveau de revenus des sportifs ou acteurs à la mode) à un moment où on revendique qu'ils puissent vivre de leur plume : ces auteurs doivent être, sur un plan économique, davantage nos modèles que nos épouvantails, surtout que Leïla Slimani a toujours été une intellectuelle engagée (par exemple en faveur des détenus) : elle n'est manifestement pas l'écrivaine la plus hors sol ou la plus égoïste qui soit.

« Il faut combattre l'idée qu'écrire sur soi serait indécent »

Par ailleurs, et surtout, il faut combattre l'idée qu'écrire sur soi serait indécent. C'est le propre de ce type d'écriture de sublimer le quotidien ; c'est pourquoi c'est une armure à la portée de tous. Écrire sur soi, ce n'est pas manquer de respect vis-à-vis des autres ; au contraire. C'est tout à la fois prendre soin de soi et inviter l'autre, dans une forme de générosité réciproque, à une expérience sincère.

Oui, écrire fait du bien. Pour nous tous. Dans cette période de « deuil confiné », par exemple, écrire sur mon amoureux correspond à un plaisir voluptueux. Et cela me sauve peut-être d'une forme de folie. Ce n'est ni un manque de respect pour Benoît ni « être sol ». C'est utiliser l'écriture pour ce qu'elle est : une force dont on a tous besoin.

Aujourd'hui, ne nous trompons pas de combat. Si nous souhaitons nous indigner, mobilisons-nous contre celles et ceux qui diffusent la haine sur Twitter (les exemples, à la suite de cette polémique, sont nombreux et font froid dans le dos), pas contre une écrivaine qui n'a fait qu'accomplir son métier : écrire.